



L'auteur (au centre) avec (de gauche à droite) Garland Nixon, Peter Hänseler, Masha Hänseler, Kiril Sokolov, Auguste Maxime et Alexandra Madornay, au restaurant Cantinetta Antinori, dans le centre-ville de Moscou, le 8 novembre 2025.

Calomnie

Gilbert Doctorow m'a accusé de « calomnie ». Je vous laisse, cher lecteur, juger par vous-même si c'est le cas.

Scott Ritter

mar. 02 déc. 2025

Cantinetta Antinori est un restaurant italien raffiné en plein cœur de Moscou. Le personnel y fait preuve d'une courtoisie irréprochable, et la carte offre une sélection exquise de plats italiens qui, si l'on se laisse simplement emporter par l'atmosphère chaleureuse du lieu, pourraient tout aussi bien venir directement de Toscane. Et ne parlons pas de la carte des vins...

Il y a une table tout au fond à gauche de Cantinetta Antinori qui, à trois reprises entre octobre et novembre de cette année, a été le théâtre de conversations intellectuelles d'un calibre digne des œuvres de *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov, *Un homme pour toutes les saisons* de Robert Bolt ou *L'Âge de l'innocence* d'Edith Wharton. Sous la houlette de Peter Hänseler, un homme d'affaires d'origine suisse devenu journaliste qui réside à Moscou avec sa charmante épouse Masha, où il édite et publie Forum Geopolitica, un journal en ligne qui propose « des commentaires indépendants sur un monde fracturé », ces dîners ont donné lieu à des discussions profondément philosophiques sur la nature du bien et du mal (à la Boulgakov), les conflits moraux et éthiques (Bolt) ainsi que des commentaires sociaux et des critiques de la haute société russe qui auraient fait la fierté des commères de Wharton.

Ces dîners ont coïncidé avec une période où un certain Gilbert Doctorow, personnage grincheux, m'avait pris à partie, moi et certains de mes collègues, pour nous critiquer de manière très acerbe et virulente pour notre travail de reportage sur des questions relatives à la Russie contemporaine.

Doctorow se décrit lui-même comme un « russiste » (c'est-à-dire « observateur professionnel de la Russie et acteur dans les affaires russes ») dont les références, au-delà de décennies d'expérience directe de la vie soviétique et russe, comprennent un diplôme « magna cum laude » du Harvard College (1967), une bourse Fulbright et un doctorat avec mention en histoire de l'université Columbia (1975).

Normalement, je serais enclin à m'associer à quelqu'un doté d'un tel pedigree, simplement parce qu'il aurait vu et accompli des choses que je n'ai pas vues ni faites, et pourrait interpréter ces expériences à travers le prisme d'une érudition façonnée à la fois par le monde académique et par le sens pratique que seule confère une expérience vécue. J'ai moi-même traversé de nombreuses épreuves et aventures, suffisamment pour savoir que je n'ai pas exploré tout ce qu'il est possible de vivre. C'est pourquoi je reste avide des idées éclairées que des personnes, dont les parcours diffèrent du mien, peuvent apporter aux discussions, débats et dialogues qui sont essentiels à la véritable illumination.

Je ne suis qu'un simple marine. Je n'ai pas obtenu mon diplôme avec mention très bien à Harvard, mais j'ai obtenu mon diplôme avec mention en histoire russe au Franklin and Marshall College (même si j'ai joué au football et bu de la bière pendant cette période, ce qui a eu un impact sur ma capacité à retenir une partie de ce qui m'était enseigné à l'époque, y compris une grande partie de la langue russe qui m'a été transmise pendant deux ans d'études).

Je n'ai pas de doctorat de l'université Columbia. Mais j'ai deux ans d'expérience sur le terrain, où j'ai participé à l'installation et à la mise en œuvre d'un système sophistiqué de contrôle du respect des accords sur le désarmement, à l'extérieur d'une usine de missiles soviétique située dans une région reculée de l'Union soviétique, à environ 1 200 km à l'est de Moscou (j'aime qualifier ce type d'expérience de « doctorat de la vie »).

Je suis pleinement conscient de mes limites et de mes capacités, et j'essaie de compenser les premières tout en exploitant au mieux les secondes. Pour cela, je m'associe à des personnes qui partagent mes inclinations.

Malheureusement, Gilbert Doctorow n'en fait pas partie. Nos divergences sont devenues évidentes lorsque Doctorow a dénoncé ma « calomnie » après l'avoir qualifié de « crétin » et de « merde ».

Permettez-moi tout d'abord de plaider coupable : oui, j'ai dit ces choses à propos de Gilbert Doctorow. Je maintiens mes propos et les sentiments qu'ils traduisent. J'aurais peut-être pu être plus diplomate dans ma critique, mais comme je l'ai déjà souligné, je ne suis qu'un simple marine et j'ai tendance à exprimer publiquement mes critiques dans des termes plus adaptés à la caserne qu'à la sphère publique.

Je présente mes excuses au public pour cela.

Mais pas à Doctorow.

Rien ne se passe dans le vide.



Gilbert Doctorow

La source immédiate de l'animosité entre Doctorow et moi-même était les commentaires qu'il avait faits au sujet d'une présentation du président russe Vladimir Poutine au Club de discussion de Valdaï le 2 octobre dernier.

Doctorow s'est servi des commentaires de Poutine pour imposer sa propre opinion, selon laquelle non seulement le président russe était un échec, mais qu'il était également faible et susceptible d'être évincé du pouvoir par des forces dissidentes au sein de son gouvernement.

J'ai qualifié cela de « conneries » et j'ai dénigré l'évaluation de Doctorow en la qualifiant d'œuvre d'un « crétin ».

Mais cette « calomnie », comme la qualifie l'érudit Gilbert Doctorow, n'est que la partie émergée de l'iceberg.

Son « analyse » correspond à un récit véhiculé depuis un certain temps par les services secrets britanniques et leurs agents/mandataires. Il s'agit d'un discours très dangereux, comme on l'a vu en juin 2023, lorsque Yevgeny Prigozhin a mené sa « marche sur Moscou » vouée à l'échec, apparemment à la demande d'une élite économique basée à Londres qui lui avait promis un « moment Maidan à Moscou » si ses forces Wagner parvenaient à occuper la place Manezhnaya, au cœur de la capitale russe.

Je connais très bien le passé de Doctorow, lié aux « années 90 chaotiques » et à la montée en puissance de la classe oligarchique russe corrompue qui a aujourd'hui trouvé refuge à Londres, où elle complot quotidiennement contre le président Poutine et la nation russe.

Je ne crois pas aux coïncidences, et j'ai assez de respect pour l'intelligence de Doctorow pour penser qu'il est pleinement conscient de cette infamie londonienne et des conséquences qu'implique un alignement ouvert avec leurs manœuvres.

Doctorow est-il à la solde des services secrets britanniques et de leur hôte russe en exil ?

Je ne saurais le dire.

Mais on ne peut guère prétendre qu'un homme ayant fait de la Belgique — repaire de la bête qu'est l'OTAN — son domicile ces dernières décennies, soit à l'abri de l'influence de ceux dont dépend son existence quotidienne. Doctorow est assez intelligent pour ne pas se faire prendre la main dans le sac, pour ainsi dire. Cependant, sa tâche en tant que « Kremlinologue » ne consiste pas à s'afficher

ouvertement avec les ennemis de la Russie, mais plutôt à se positionner de manière à contribuer au dénigrement de la Russie et de ses dirigeants, sous couvert du rôle d'un « ami » de longue date de la Russie.

C'est du moins ce que mon instinct me dicte.

L'une des choses qui me dérange le plus est la façon dont Doctorow a utilisé la plateforme fournie par mon bon ami et collègue, le juge Andrew Napolitano, pour attaquer ceux qui s'offusquent de son analyse. Doctorow est un invité fréquent du podcast populaire du juge Napolitano, *Judging Freedom*.

« Je suis un cas particulier qui sert à démontrer l'ouverture du programme à la diversité des opinions », a écrit Doctorow, « à défaut d'autre chose, puisque aucun de ses invités n'est d'accord avec mes positions sur tel ou tel sujet concernant la Russie ».

C'est juste.

« Et pourquoi le seraient-ils ? », demande Doctorow. Sa réponse à cette question est la cause de sa perte.

À part Ray (Ray McGovern, analyste retraité de la CIA et expert renommé de la Russie, qui est également un ami cher et proche) et moi-même, aucun des invités de cette chaîne n'est un expert de la Russie.

GILBERT DOCTOROW

Comme je l'ai dit, je n'ai pas les diplômes universitaires très (et maintes fois) vantés de Gilbert Doctorow.

Je ne suis qu'un simple marine qui a obtenu un diplôme en histoire russe et qui, peu après avoir obtenu son diplôme universitaire, a publié un article dans *Soviet Studies*, la principale revue scientifique de l'époque sur les questions soviétiques, éditée par l'éminent historien John Erickson.

Cet article a été suivi d'un autre sur l'histoire soviétique, publié dans *The Journal of Contemporary History*.

Et d'un autre sur la conversion de l'industrie de défense soviétique, publié dans *Problems of Communism*.

J'ai été directement intégré à la branche du renseignement du Corps des Marines sur ordre du commandant du Corps des Marines en raison de mon expertise dans le domaine des études soviétiques.

J'ai contribué à transformer les tactiques et les opérations utilisées par le Corps des Marines pour mieux faire face à la menace soviétique en me plongeant dans les opérations et les tactiques de l'armée soviétique.

Qui a été sélectionné pour servir dans l'Agence d'inspection sur place, une activité du ministère de la Défense créée pour mettre en œuvre le Traité sur les forces nucléaires intermédiaires, et qui est devenu le premier inspecteur américain sur le terrain en Union soviétique lorsque le traité est entré en vigueur en juillet 1988.

Qui a été salué au niveau national pour son analyse de l'Union soviétique, notamment par deux citations confidentielles du directeur de la CIA.

Je suis le premier à reconnaître que le terme « expert » est souvent utilisé à tort et à travers pour désigner des personnes qui ne méritent peut-être pas cette appellation.

J'ai toujours dit qu'il y avait deux façons de devenir un « expert ».

La première consiste à acquérir une expertise réelle grâce à des études sérieuses et à l'accumulation de connaissances et d'expérience au fil du temps.

J'ai obtenu mon diplôme universitaire en mai 1984 et je me suis rendu en Union soviétique en juin 1988.

À peine quatre ans se sont écoulés entre ces deux événements.

Malcolm Gladwell, dans son livre *Outliers*, parle de la « règle des 10 000 heures », selon laquelle il faut au moins 10 000 heures de pratique avant de pouvoir véritablement être considéré comme un expert.

Si l'on additionne tout le temps que j'ai passé à étudier l'histoire, la culture, la littérature et la langue russes à l'université, le temps que j'ai consacré à la recherche et à la rédaction des articles que j'ai publiés, ainsi que l'apprentissage des opérations et des tactiques soviétiques, je pense que j'avais presque atteint les 10 000 heures lorsque j'ai posé le pied sur le sol soviétique.

Mais je ne me qualifierais pas d'expert à cette époque.

Les véritables experts étaient les officiers soviétiques spécialisés dans les affaires étrangères, comme le général Roland Lajoie et les colonels Douglas Englund et George Connell, pour lesquels j'ai travaillé pendant mon séjour en Union

soviétique, des hommes qui avaient consacré des années de leur vie non seulement à étudier l'Union soviétique, mais aussi à mettre leurs connaissances en pratique en tant qu'attachés de défense affectés à l'ambassade des États-Unis à Moscou.

Mais il existe une autre façon d'être qualifié d'« expert », à savoir être la première personne à faire quelque chose, car pendant un bref instant, vous êtes la seule personne à l'avoir fait, ce qui fait de vous, par défaut, le plus grand « expert » mondial en la matière.

Je suis fier du fait que moi-même et une poignée d'autres patriotes américains ayons été les pionniers de l'inspection sur place dans le domaine du contrôle des armements. Nous avons littéralement écrit le livre sur l'inspection sur place.

En Union soviétique.

Ce qui me permet, sans crainte d'être contredit, de me qualifier d'« expert », du moins dans le sens strict du terme appliqué à cette situation.

De plus, lorsque j'ai terminé mon service au sein de l'Agence d'inspection sur site, j'étais fier que le général Lajoie, le colonel Englund et le colonel Connell m'aient tous nommé officier chargé des relations avec l'Union soviétique, soulignant que mes deux années d'expérience sur le terrain m'avaient apporté une expertise et une expérience dont la plupart des officiers chargés des relations avec l'étranger ne pouvaient que rêver.

Je laisse à d'autres le soin de décider si je mérite le qualificatif d'« expert » en ce qui concerne mes activités en Russie. Je ne m'attribue certainement pas ce qualificatif (je préfère être appelé « spécialiste »).

Je ne dénigre pas les réalisations universitaires de Doctorow à Columbia, où il a fouillé les archives d'État russes en 1971-1972 tout en effectuant des recherches sur l'histoire des réformes de la Douma d'État russe dans le contexte de la défaite de la Russie lors de la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

Cela rejoint mes propres recherches sur Ibrahim Bek et les activités antisoviétiques de la tribu Lokai entre 1922 et 1931, en termes de pertinence par rapport aux réalités complexes de la Russie actuelle, notamment dans le contexte de l'opération militaire spéciale.

« L'introduction des institutions parlementaires en Russie pendant la révolution de 1905-1907 » est peut-être plus intéressant à lire que « La phase finale de la liquidation de la résistance antisoviétique au Tadjikistan : Ibrahim Bek et les Basmachi, 1924-1931 ».

Ou peut-être pas.

Je laisse le soin à ceux qui ont choisi de lire les deux ouvrages d'en décider.

Mais je ne remettrais jamais en cause l'expertise de Doctorow sur les questions russes.

En revanche, je m'offusque du rejet instinctif de Doctorow à l'égard de mon parcours.

Aucun d'entre eux ne connaît plus de trois mots de russe.

GILBERT DOCTOROW

Normalement, je ne m'énerverais pas sur ce point. Je me connais très bien et je sais que je ne resterai pas dans l'histoire comme un linguiste accompli.

Je me bats quotidiennement avec l'anglais de base (ne riez pas, c'est vrai. J'étais un enfant de militaire qui déménageait tous les deux ans. Je n'ai jamais suivi de cours de grammaire anglaise de ma vie, arrivant plutôt dans ma nouvelle école à temps pour suivre des cours de littérature ou d'écriture. Je sais lire et écrire, mais je ne sais pas analyser une phrase).

À l'université, j'ai eu du mal avec le russe de base et intermédiaire. Je me justifie en disant que je jouais au football et buvais de la bière à cette époque, mais le fait est que je ne maîtrise pas les règles grammaticales de base, ce qui rend l'apprentissage d'une langue comme le russe, qui regorge de règles grammaticales complexes, mission impossible. La professeure Diane Sands m'aurait probablement recalé si mon directeur de thèse ne l'avait pas contactée pour lui demander de vérifier ma traduction de revues militaires soviétiques. La professeure Sands m'a demandé qui avait fait la traduction pour moi, et je lui ai montré mon cahier d'exercices, dans lequel j'avais traduit chaque page, mot à mot, dans un processus laborieux et fastidieux. Elle a littéralement pleuré lorsqu'elle a vu tous les efforts que j'avais déployés pour essayer d'apprendre le russe et m'a donné un « C », même si je méritais bien pire.

J'ai été renvoyé de l'Agence d'inspection sur site en raison de mes lacunes en russe.

J'ai réussi à regagner les faveurs du commandement, mais j'ai été contraint de suivre un cours de remise à niveau obligatoire de deux semaines en russe avant de partir avec le groupe avancé d'inspecteurs envoyé en Union soviétique en juin 1988. Mon instructrice, une Russo-Américaine chevronnée qui enseignait à l'Institut

linguistique de la défense, a également pleuré lors de ma remise de diplôme, non pas parce qu'elle avait réussi, mais parce qu'elle avait le sentiment d'avoir laissé tomber le pays, tant mon russe était mauvais.

Pendant mon séjour en tant qu'inspecteur en armement en Union soviétique, je ne parlais pas autant le russe que je communiquais en russe.

C'était affreux.

C'était pénible à écouter.

Mais cela a permis d'accomplir la tâche.

Et cela vaut encore aujourd'hui. Lorsque j'ai été appelé sans prévenir pour m'adresser à 25 000 soldats tchéchènes à Grozny en janvier 2024, j'ai prononcé un discours improvisé de cinq minutes qui restera dans l'histoire tant pour son audace que pour mon mauvais russe.



L'auteur s'adressant à 25 000 soldats tchéchènes, Grozny, janvier 2024

On peut en dire autant d'un moment similaire, improvisé, au début du mois, lorsque je me suis adressé à des bénévoles russes qui ont travaillé pour apporter des biens humanitaires aux soldats sur le front.

Le russe était embarrassant, mais le sentiment derrière mes mots ne l'était pas, et les Russes (et les Tchétchènes) m'ont adoré pour cela.

Mais « trois mots » ?

Allons donc.

Блин.

Твою мать, Gilbert.

Je veux dire, mon russe n'est peut-être pas Умопомрачительно, mais Ёлки-палки, quand je parle, les Russes avec qui je traîne me considèrent comme un Сногшибательный парень.

Ça fait sept.

Je pense en connaître quelques autres aussi.

Nous travaillons à partir de méthodologies très différentes, ce qui prédétermine en soi les résultats de l'analyse.

GILBERT DOCTOROW

Je suis un grand partisan de laisser les gens être eux-mêmes.

Doctorow aime mettre en avant ses diplômes universitaires, soulignant à plusieurs reprises que ses diplômes de Harvard et de Columbia, représentatifs de certaines des formations universitaires les plus rigoureuses au monde, le propulsent en quelque sorte dans une classe d'intellectuels d'élite qui opèrent à un niveau supérieur à celui de nous, simples subordonnés sans diplôme.

C'est peut-être vrai.

Mais je viens de l'école de la vie, je suis un analyste professionnel du renseignement imprégné de la dure réalité que si je me trompais, les Marines paieraient mes erreurs de leur vie.

Je n'imagine pas que Doctorow ait jamais été confronté à un tel dilemme lorsqu'il défendait ses recherches universitaires.

Mes méthodologies sont des outils éprouvés, qui mettent l'accent sur la nécessité d'une connaissance et d'une compréhension approfondies de toutes les facettes d'un problème avant de tenter de prévoir les résultats sur la base de changements subtils dans l'ensemble de données.

Évaluer la crédibilité et la véracité des sources est très différent lorsqu'il s'agit d'interroger des prisonniers ou des espions, d'interpréter le sens de fragments de conversations interceptées ou de discerner le contenu de photographies granuleuses.

Si vous vous trompez dans l'interprétation d'un câble diplomatique de 1905, vous obtenez une remarque dans la marge de votre thèse.

Si vous vous trompez dans l'évaluation d'une source, soit en lui accordant plus d'importance qu'elle ne mérite, soit en la rejetant complètement alors qu'elle était en fait la vérité, cela signifie que des lettres seront envoyées aux parents pour leur expliquer pourquoi Johnny ne rentrera pas à la maison.

Alors, pardonnez-moi quand Doctorow se lance dans une diatribe sur la façon dont il évalue les commentaires des talk-shows télévisés russes comme indicateurs de la réalité sur le terrain en Russie aujourd'hui, et que je le traite d'imbécile.

Une telle méthodologie peut passer dans les salles sacrées de Harvard ou de Columbia.

Mais elle vous ferait rire dans la salle de briefing de Dam Neck, en Virginie, siège de la Marine Intelligence School.

Vous avez raison, Gilbert. Nous travaillons selon des méthodologies très différentes, qui produisent des résultats analytiques nettement différents.

Vous avez un doctorat.

J'ai briefé des généraux, des présidents, des premiers ministres et des secrétaires généraux sur des questions ayant des conséquences vitales.

Et ils sont revenus vers moi pour en savoir plus.

Je me demande pourquoi.

Gilbert invite son public à « observer et examiner les processus de réflexion de Ritter, car ils sont emblématiques de la manière dont cette personnalité très populaire des médias alternatifs fonde tout ce qu'il dit sur la Russie aujourd'hui sur ce qu'il entend des commandants militaires de première ligne, y compris le directeur d'une unité de drones, des responsables gouvernementaux du secteur de l'énergie et des responsables du renseignement. Pour Ritter, cela représente l'ensemble de la société russe, qui soutient pleinement la guerre, la manière dont elle est menée, le gouvernement collégial autour du président Poutine et Poutine lui-même. »

Évidemment.

Oui.

C'est ainsi que je fonctionne.

Je veux dire, c'est un peu plus compliqué que cela. Je vais laisser Gilbert m'aider à expliquer à quel point c'est compliqué.

« Il [Ritter] n'est pas fêté par RT, dit-il, mais il est en tournée pour promouvoir son livre. En effet ! Et on peut se demander qui est son éditeur et qui finance réellement son séjour. »

Gilbert fait référence à une apparition que j'ai faite dans l'émission Judging Freedom il y a quelques semaines, alors que j'étais en Russie pour un séjour de 19 jours (oui, Gilbert, deux de plus que toi !).



L'auteur (à droite) avec le juge Napolitano (au centre) et Larry Johnson (à gauche), dégustant une pizza à Moscou, octobre 2025.

Doctorow est toujours furieux que Larry Johnson, le juge Napolitano et moi-même ayons été invités par RT en octobre dernier pour célébrer leur 20e anniversaire. Oh, quel péché et quelle honte d'avoir accepté une telle invitation !

Mais cette colère/jalousie (« où était mon invitation ? » semble demander Doctorow) obscurcit le jugement de Doctorow. Mon voyage en Russie en novembre n'avait rien à voir avec RT, mais tout à voir avec une tournée de promotion de mon livre.

En effet !

Et puisque Gilbert a posé la question, l'éditeur de l'édition russe de mon livre *Highway to Hell* est Konzeptual Press.

Qui a financé mon séjour ?

« Il est vrai qu'il ne paie pas lui-même son séjour, écrit Doctorow, ce qui devrait inciter les acheteurs à la prudence. »

Il est curieux que Doctorow, qui passe tant de temps à essayer d'impressionner son public avec ses références universitaires, signe ostensiblement d'un intellect plus perspicace qui exigerait l'exactitude des faits avant de s'engager dans un récit en public, ait fait une telle déclaration.

Je n'ai rien admis de tel.

Au contraire, pour être précis.

Konzeptual Press a signé un contrat d'édition standard avec mon éditeur basé aux États-Unis, qui prévoit une avance de 1 000 dollars (répartie à parts égales entre l'éditeur et l'auteur), ainsi que des royalties sur les livres vendus. Si le premier tirage est entièrement vendu, mon éditeur recevra 2 200 dollars, dont 1 100 dollars me reviendront en tant qu'auteur.

C'est simple à calculer.

Pour me rendre en Russie afin de lancer cette tournée de promotion du livre, j'ai acheté mon propre billet (environ 3 000 dollars aller-retour).

J'ai payé mon propre hôtel (un peu plus de 2 000 dollars pour l'ensemble du séjour).

J'ai payé la salle où s'est déroulé l'événement, l'équipe de tournage qui a filmé l'événement et l'interprète simultanée qui a aidé à traduire mes propos au public russe (un total de près de 2 000 dollars).

J'ai payé les livres que nous avons distribués au public lors du lancement (environ 800 dollars).

J'ai payé les cadeaux symboliques commémorant le lancement du livre (2 500 dollars).

J'ai payé.

En combinant les dons reçus de mes supporters et mes propres fonds.

L'idée que j'ai participé à un voyage entièrement financé est tout à fait absurde.

La tournée promotionnelle du livre en Russie n'a jamais été considérée comme un événement lucratif (j'ai personnellement « perdu » plus de 4 200 dollars en frais liés uniquement à l'événement littéraire et non au voyage en Russie dans son ensemble, qui a coûté au total environ 35 000 dollars, tous payés par moi-même à l'aide d'un mélange de dons et de mon propre argent).

Mais ce voyage n'a jamais eu pour but de gagner de l'argent.

Il s'agissait avant tout d'engager un dialogue avec la Russie et le peuple russe sur le danger des armes nucléaires et la nécessité du contrôle des armements.

Chaque dollar/rouble dépensé pour soutenir cette mission était de l'argent bien dépensé.

« Je paie chaque visite à Saint-Petersbourg de ma propre poche », se vante Doctorow.

Moi aussi, Gilbert.

Moi aussi.

Les tensions entre Doctorow et moi-même ne cessent de croître depuis plus d'un an, lorsque Gilbert a choisi de croire le pire à mon sujet après la perquisition de mon domicile par le FBI en août 2024. Je ne sais pas exactement quand Gilbert Doctorow a décidé que j'étais une personne qu'il pouvait librement dénigrer en termes de motivations et d'expertise en matière d'affaires russes. En septembre 2023, après une apparition conjointe sur Press TV où nous avons discuté de la situation actuelle sur le champ de bataille, Doctorow a publié sur son blog : « Ce fut un plaisir hier soir de rejoindre Scott Ritter, célèbre analyste et critique de la guerre en Ukraine, dans l'émission « News Review » de Press TV pour commenter les dernières livraisons d'armes américaines à Kiev. »

En juin 2024, lorsque le gouvernement américain a saisi mon passeport alors que je m'apprêtais à monter à bord d'un avion à l'aéroport JFK qui devait m'emmener en Russie, Doctorow a rédigé une condamnation de cette action, soulignant

l'importance de la liberté d'expression et les dangers inhérents à sa suppression. Doctorow a noté que j'avais « été désigné comme invité de haut niveau et que je devais prendre la parole lors du Forum économique international » prévu le 4 juin. Comme l'a observé Doctorow, j'avais été « un critique très actif et très écouté de la politique étrangère américaine, en particulier en ce qui concerne la Russie et la guerre en Ukraine », ajoutant que le « poids » de mon message « avait été renforcé par le fait qu'il avait été un initié et un exécutant des politiques américaines il y a quelques décennies », notant en outre que « lorsque des extraits de ses interviews sont diffusés par la télévision d'État russe, ils ne manquent jamais de rappeler au public son passé dans les services de renseignement américains ».

Et pourtant, à peine deux mois plus tard, lorsque le FBI a perquisitionné mon domicile sous prétexte que je m'étais sciemment abstenu de m'enregistrer en tant qu'agent du gouvernement russe, en violation de la loi sur l'enregistrement des agents étrangers (FARA), les véritables sentiments de Doctorow à mon égard ont été révélés.

Le lendemain de la perquisition de mon domicile par le FBI, au cours de laquelle mes appareils électroniques personnels et une immense archive de documents personnels ont été saisis, Doctorow a déversé un torrent d'insultes qui semblait s'accumuler depuis un certain temps à mon sujet et au sujet de mes actions.

« Depuis le début de l'opération militaire spéciale de la Russie, a écrit Doctorow, Scott a été l'un des plus fervents supporters des forces russes, nous répétant presque chaque semaine que la victoire russe et la capitulation ukrainienne étaient imminentes. Il n'est pas étonnant qu'il ait attiré un large public tant aux États-Unis qu'à l'étranger. »

Je laisse le public analyser cette déclaration comme il l'entend. Mes déclarations sont du domaine public et je maintiens chacune des évaluations que j'ai formulées. L'analyse prédictive est une tâche difficile, et personne ne peut prétendre avoir raison à 100 % tout le temps. Je suis tout à fait satisfait de mes prédictions et de l'analyse qui les sous-tend. Gilbert l'était aussi, du moins avant qu'il ne devienne politiquement dangereux de le dire.

« En cours de route, écrit Gilbert, Scott Ritter a commis de graves erreurs de jugement qui ont inévitablement conduit à la recherche actuelle et à son probable procès et condamnation. »

Oups ! Tant pis pour la procédure régulière.

Gilbert Doctorow, éminent universitaire de l'Ivy League et voyant omniscient sur tout ce qui touche à la Russie, s'est autoproclamé juge, jury et bourreau en ce qui concerne mes « crimes ».

Mon péché le plus grave, aux yeux de Doctorow ? Mon incapacité à « comprendre ce qui constitue un comportement correct à l'égard de l'adversaire public des États-Unis, que la Russie est aujourd'hui tout comme l'était l'Union soviétique à l'époque de la première guerre froide ».

Mais ce n'est pas tout : « Ritter s'est pendu lui-même lorsqu'il a reconnu hier soir dans une vidéo diffusée sur Internet qu'il avait accepté une « compensation » de la part de RT et de Sputnik, deux médias financés par le gouvernement russe. »

Mais l'homme qui a réussi à fouiller les archives russes à la recherche d'indices sur le comportement de la Douma d'État russe vers 1905 applique ensuite la sagesse ainsi acquise à sa prochaine prédiction : « Ce ne sera probablement pas la seule accusation portée contre lui pour violation de la loi sur l'enregistrement des agents étrangers (FARA) lorsque son affaire sera jugée. Il a également accepté de se rendre en Russie et d'y voyager aux frais d'hôtes russes — d'abord un éditeur de l'une de ses œuvres traduites en russe, puis un groupe de nationalistes extrémistes liés au philosophe et activiste politique Dugin. Leurs arrangements financiers avec le gouvernement russe demeurent opaques. Cela démontre également un mépris délibéré des règles de bienséance et de l'obligation d'objectivité qui incombent aux journalistes. Le fait que l'objectivité de Ritter ait été compromise apparaît clairement au vu de ses rapports élogieux sur la Russie à son retour aux États-Unis.

L'ignorance est peut-être une bénédiction, mais cela reste de l'ignorance.

J'ai régulièrement contribué à RT et Sputnik, où j'ai fourni des commentaires écrits et vidéo sur des sujets d'actualité.

Tout comme j'étais/suis un contributeur régulier à des publications basées aux États-Unis telles que Consortium News, The American Conservative, TruthDig, The Washington Standard, The Huffington Post et Energy Intelligence.

Aucune loi n'a été enfreinte.

Tous les revenus ont été déclarés et les impôts payés.

Désolé, Gilbert.

Accepter un voyage en Russie payé par des hôtes russes n'est pas non plus un crime, tant que ces hôtes russes ne sont pas sanctionnés par les États-Unis.



L'auteur à Lougansk, avec son escorte militaire, janvier 2024

En 2023 et 2024, j'ai été invité par Alexander Zyrionov, un homme d'affaires russe originaire de Novossibirsk. Ces voyages étaient de nature journalistique, le premier étant lié à la publication de mon livre *Le désarmement à l'époque de la perestroïka* (publié par *Komsomolskaya Pravda*), et le second à une visite que j'ai effectuée en Tchétchénie, en Crimée et en Nouvelle-Russie (Kherson, Zaporozhia, Donetsk et Lougansk) où j'ai rendu compte de la réalité de la guerre telle qu'elle est perçue de ce point de vue.

Là encore, rien d'illégal.

Désolé, Gilbert.

Et je n'ai aucune idée de ce dont Gilbert parle lorsqu'il fait référence à Alexandre Douguine et aux « nationalistes extrémistes ».

J'ai brièvement rencontré Alexandre Douguine dans le salon d'une chaîne de télévision russe, où il devait passer après une interview que j'avais donnée.

C'est tout.

Il semble que le FBI s'intéressait principalement à mes relations avec l'ambassade de Russie, car je m'y étais rendu à plusieurs reprises pour déjeuner avec l'ambassadeur russe, Anatoly Antonov, ou pour assister à des célébrations telles que la Journée du défenseur de la patrie, le Jour de la Victoire et la Journée de la Russie, en tant qu'invité.

Le FBI s'est particulièrement intéressé à un article que j'ai écrit sur la russophobie au début de l'année 2023, dans lequel j'utilisais des documents rédigés par l'ambassadeur Antonov. Selon le FBI, cet article démontrait que je recevais des instructions du gouvernement russe, ce qui faisait de moi un agent russe *de facto*.

L'affaire du FBI s'est ensuite effondrée.

Pas de procès.

Pas de condamnation.

Désolé encore une fois, Gilbert.

Comme Gilbert n'a pas pu me condamner pour des crimes liés à la FARA, il s'en prend aujourd'hui à mes sources et à mes méthodes lorsqu'il s'agit d'évaluer la Russie et l'opération militaire spéciale. Doctorow a mis en avant ma relation avec le lieutenant-général Apti Alaudinov. En bref, Doctorow a « des doutes raisonnables quant à l'intérêt d'utiliser des canaux parallèles tels qu'Alaudinov ».

Comme le souligne Doctorow, « À l'époque de la bataille de Bakhmut, nous avons beaucoup vu Alaudinov dans l'émission d'information et de débat *Sixty Minutes*. Chaque jour, la présentatrice Olga Skabeyeva l'accueillait chaleureusement à l'antenne, et il se comportait très bien, parlant avec optimisme des progrès de la Russie, mais sans donner de détails qui pourraient être utiles à l'ennemi. En bref, il restait muet comme une tombe. »

Le problème, semble-t-il, ne vient pas du général Alaudinov, mais du fait que je l'utilise comme source. « J'ai du mal à croire, estime Gilbert, qu'un soldat et patriote aussi professionnel puisse donner quoi que ce soit d'utile à un étranger, aussi favorable soit-il à la cause russe. »



L'auteur (à gauche) interviewe le général Aпти Alaudinov, août 2025.

Le fait est que j'ai réalisé plusieurs interviews officielles avec Aпти, sur lesquelles je m'appuie pour obtenir mes informations.

Désolé, Gilbert.

Mais ne vous inquiétez pas, Gilbert a ses propres sources. « L'édition d'hier soir du talk-show *The Great Game* a donné une image très différente de l'état du conflit à Koursk de celle que donnent mes pairs, et de la direction que pourrait prendre cette guerre par procuration MAINTENANT, et non dans un avenir lointain. »

La personnalité clé de cette discussion était Franz Klintsevich, présenté dans la vidéo comme le leader de l'Union russe des vétérans d'Afghanistan. Son entrée Wikipédia nous apprend en outre qu'après avoir été membre de la Douma pendant de nombreuses années, il est aujourd'hui sénateur, c'est-à-dire membre de la chambre haute du parlement russe bicaméral. Il a représenté l'administration municipale de Smolensk, dans l'ouest de la Fédération de Russie, où il n'est pas étranger, étant né juste de l'autre côté de la frontière, dans ce qui est aujourd'hui l'État indépendant de Biélorussie.

Pendant 22 ans, jusqu'en 1997, Klintsevich a été officier dans les forces armées russes, servant principalement dans les parachutistes, ce qui signifie qu'il a du cran et qu'il sait ce que signifie affronter le combat. Il a pris sa retraite avec le grade de colonel, mais a poursuivi ses études militaires à l'Académie militaire de l'état-major général, dont il est sorti diplômé en 2004. Il est également titulaire d'un doctorat en psychologie et est un linguiste doué, maîtrisant l'allemand, le polonais et le biélorusse. Il est membre du comité directeur du parti au pouvoir, Russie unie. Je souligne cela pour montrer que Klintsevich n'est pas un simple « commentateur » comme les autres, mais une source très fiable.

Et son témoignage sur *The Great Game* est le genre de source ouverte sur laquelle je m'appuie pour m'exprimer sur l'actualité russe.

Super.

Je suis impressionné.

Presque...

Ce n'est peut-être pas le moment de préciser que j'ai été invité à la fois dans *Sixty Minutes* et *The Great Game*.

Ou que j'ai rencontré Franz Klintsevitch en personne. Je l'ai interviewé et j'ai eu plusieurs conversations approfondies avec lui sur le SMO, la question de l'Afghanistan et la manière dont la Russie traite les vétérans des guerres passées.



L'auteur (au centre) avec Franz Klinsevich (à droite) et Abdullah, un ami du Daghestan (à gauche)

Vous voyez, Gilbert, je ne me fie pas aux « sources ouvertes ».

Je me fie à mes propres évaluations, tirées de l'accès direct aux sources sur lesquelles je m'appuie pour formuler mon analyse indépendante.

Gilbert dénigre mes sources en les qualifiant de « responsables de Russia Today, responsables du ministère des Affaires étrangères et généraux russes à la retraite ».

C'est vrai, je parle à ce genre de personnes.

Mais cela ne limite certainement pas mon accès à l'information.

En août de cette année, j'ai mené près de 30 entretiens distincts avec des personnalités russes clés, notamment des colonels et des généraux à la retraite, des politiciens actuels et anciens, des journalistes, des artistes et des experts de tous horizons.

Ce mois-ci, au cours de ma visite de 19 jours, j'ai interviewé 10 autres personnalités russes de premier plan.

J'ai également rencontré des Russes ordinaires, dans des bars, autour d'un repas ou d'un verre, et sur leur lieu de travail.

J'ai rencontré des femmes et des hommes à la retraite qui donnent bénévolement de leur temps et de leur argent pour apporter une aide humanitaire aux troupes du front.

J'ai rencontré des hommes courageux qui conduisent leurs véhicules jusqu'à la ligne de front – la ligne rouge – pour livrer ces marchandises au péril de leur vie.

En bref, j'ai rencontré la Russie.

Au cours des dîners organisés par Peter Hänseler au restaurant Cantinetta Antinori, j'ai discuté de mon travail en Russie.

La source de ma fierté en tant que journaliste véritablement indépendant.

Le fait est que j'ai travaillé sans aucune influence extérieure, que ce soit sur le plan financier ou sur celui de l'orientation.

Que mon travail en Russie a été réalisé par une citoyenne privée, Alexandra Madornaya (que j'ai rémunérée pour son travail), et non par une entité gouvernementale ou non gouvernementale.

Peter avait réuni des invités dignes de l'occasion : le juge Napolitano, Larry Johnson, Garland Nixon, ainsi que ses propres collègues et connaissances, dont Denis Dobrin, Leonid Soshnikov et Auguste Maxime. Kiril Sokolov, un bénévole qui livrait des biens humanitaires aux soldats du front, s'est également joint à nous, tout comme la femme de Peter, Masha, et ma productrice, Alexandra. Et le spécialiste iranien, Sayed Mohammad Marandi.



Le groupe de discussion du restaurant Cantinetta Antinori, vers octobre 2025 : (de gauche à droite) : Denis Dobrin, Mohammad Marandi, Peter Hänseler, Leonid Soshnikov, l'auteur, Masha Hanseler, le juge Napolitano et Larry Johnson.

Les conversations étaient approfondies, collégiales, stimulantes et parfois quasi conflictuelles (contrairement à l'opinion populaire, nous ne sommes pas tous d'accord sur tous les sujets !).

Nous avons décortiqué la société russe et l'avons reconstituée.

Puis nous l'avons refait.

Et encore.

Nous avons fait cela dans la recherche de la vérité, qui en Russie est un objectif aussi insaisissable qu'ailleurs, ne serait-ce que parce qu'il existe tant d'opinions divergentes sur la manière d'interpréter un ensemble de faits divers.

Nous n'étions pas d'accord sur tout.

Mais sur un sujet, nous étions tous d'accord :

Gilbert Doctorow est problématique.

Ou, dans le langage des Marines, un crétin plein de conneries.

Oh, quelle calomnie !

Je viens de rentrer d'un voyage de 19 jours en Russie, où j'ai mené des entretiens avec des personnalités russes afin de mieux comprendre la réalité russe et de la faire connaître au public américain. Cet article a été motivé par cette visite, qui a été financée en grande partie par les généreux dons de vous, lecteurs. Si vous souhaitez lire d'autres articles de ce type, veuillez vous abonner. Et si vous souhaitez contribuer à rendre possibles d'autres voyages comme celui-ci, veuillez faire un don (le prochain voyage de l'auteur en Russie est prévu en mars-avril 2026).

ÉTIQUETTES DE L'ARTICLE:

Analyse Doctorow, Gilbert Ritter, Scott